

# L'IMPOSTURE DE « L'ASTROLOGIE CELTIQUE » <sup>1</sup>

par Peter Berresford Ellis

Traduction par Philippe Camby

Les *fabrications* de « zodiaques d'arbres » celtiques, conséquence directe de l'invention d'un « calendrier des arbres » par Robert Graves, sont devenues un obstacle presque insurmontable pour des études sérieuses sur l'astrologie réellement pratiquée dans les sociétés celtiques préchrétiennes.

Depuis que Robert Graves, il y a cinquante ans, a publié *La déesse blanche* (*The White Goddess*, 1946 <sup>2</sup>), ses imitateurs ont bâti une véritable industrie éditoriale qui professe des opinions astrologiques erronées, basées sur des arguments faux. Quelques-uns ont même publié des ouvrages sur ce qu'ils nomment familièrement l'« astrologie celtique », fabriquant ainsi « un système astrologique » sans authenticité.

Il n'entre pas dans mes habitudes de critiquer Robert Graves ou ses disciples. Poète et romancier, Graves est tout à fait admirable et son étude des mythes grecs (*Greek Myths*, 1955) est hautement appréciée. Il y a même beaucoup de choses précieuses dans *La déesse blanche*. Son travail a consisté en une tentative intéressante d'analyse anthropologique et mythologique ; il aurait pu en résulter, avec une assistance universitaire, un apport intéressant dans la ligne des œuvres de Joseph Campbell <sup>3</sup>.

Cependant, alors qu'il avait besoin de l'avis d'un maître réputé dans les recherches celtiques, et particulièrement dans le domaine de l'Ogham, il a refusé d'y recourir parce qu'il n'admettait pas les rigoureux concepts de cette discipline. « Chacun est un débutant dans le commerce ou le métier d'autrui <sup>4</sup> », c'est un vieux proverbe irlandais que j'ai souvent cité. Graves, qui a étudié les auteurs classiques pendant un an au Collège Saint John d'Oxford <sup>5</sup>, aurait dû être le premier à savoir qu'écrire une étude sur la mythologie grecque et son expression linguistique ancienne, sans savoir un mot de grec constituait non seulement une impertinence, mais exposait son auteur à commettre des erreurs de toute sorte. Pourquoi

---

<sup>1</sup> The Fabrication of 'Celtic' Astrology. Tous droits réservés © 1997-2001 Peter Berresford Ellis. Cet article, publié d'abord dans *The Astrological Journal* (vol 39. n. 4, 1997), complète un premier exposé, publié dans *Réalta* (août 1996).

Patrice Guinard adresse ses remerciements à Maurice McCann pour son aimable assistance.

<sup>2</sup> Depuis 2007, la traduction française, rééditée par les Éditions du Rocher, porte le titre : *Les mythes celtes : La Déesse blanche*. (NDT)

<sup>3</sup> Joseph Campbell (1904-1987) fut un anthropologue américain, célèbre pour ses travaux dans les domaines de la mythologie comparée et de la religion comparée. On lui doit notamment : *The Hero with a Thousand Faces* (1949 — paru en français sous le titre *Les Héros sont éternels*) ; *The Masks of God* (1959–1968) ; *The Power of Myth* (*Puissance du mythe* — un recueil d'entretiens avec Bill Moyers). NDT.

<sup>4</sup> *Oscar cách i gceird araile*.

<sup>5</sup> En 1913, avant son enrôlement dans l'armée. A son retour à l'université, il a abandonné ses Études classiques et obtenu un diplôme d'Anglais et de Littérature. (NDA)

s'est-il cru capable d'écrire une telle étude sur la mythologie celtique, particulièrement tributaire des interprétations linguistiques, alors que la compétence linguistique lui manquait pour le faire ? A sa décharge, on conviendra qu'il ne fut ni le premier ni le dernier à imaginer s'imposer dans le champ de la culture celtique, à l'interpréter et à pontifier sur ses philosophies sans rien savoir des langues celtiques (sous leurs formes anciennes, moyennes ou modernes). Des centaines de livres ont été publiés sur la mythologie, la culture et l'histoire celtiques par des auteurs qui n'ont pas étudié un seul mot de l'une ou l'autre des langues celtiques. De toutes les civilisations du monde, les Celtes seuls semblent faire bon accueil à qui que ce soit qui se proclame « expert », mais qui ne saurait pas reconnaître un Celte, s'il ne le saluait pas, sur une route d'Irlande ou de Cornouailles, d'un « *Conas tá tú !?* » ou d'un « *Dèth da dhys*<sup>6</sup> ! »

D'une manière ironique, l'année même où Robert Graves publiait son ouvrage, le professeur Thomas Francis O'Rahilly (1883-1953), l'un des celtisants les plus érudits de l'époque, éditait sa monumentale *Histoire et mythologie de l'Irlande ancienne*<sup>7</sup>. Cette œuvre d'érudition véritable est l'une de celles qui, j'en ai peur, font paraître Robert Graves comme un dilettante ignorant dans un domaine qui lui était incontestablement étranger. Avec ses chimères cependant, Robert Graves est internationalement réputé, tandis que le professeur O'Rahilly n'a reçu de louanges que du monde des sciences celtiques.

Dans deux conférences récentes, données à la *British Academic Alliance* de l'Université d'Exeter, en 1996, à l'*Irish Academic Alliance* (Comté de Meath, en 1997), et dans un article publié dans *Réalta* (août 1996), j'ai exposé simplement les pratiques astrologiques réelles des Celtes. J'espérais que ce serait assez pour montrer aux gens combien l'idée d'un « zodiaque des arbres » est mensongère. Mais les vieux mythes ont la peau dure et beaucoup de gens sont encore peu disposés à admettre que Robert Graves les a trompés.

Graves s'est fondé sur des traductions du XIX<sup>e</sup> siècle ; souvent ces traductions étaient très mauvaises et les textes quelquefois contrefaits. Certains d'entre eux étaient tout simplement des faux. Graves avait une préférence marquée pour les romantiques gallois (les « gentilshommes antiquaires ») du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, plutôt que pour des érudits dignes de confiance.

L'une des sources principales de Robert Graves était Edward Williams (1747-1826) qui se nommait aussi Iolo Morganwg. On peut penser beaucoup de bien du poète Edward Williams, mais très peu de l'érudite. Pour la promotion de ses assertions, Williams était capable de mettre en œuvre une imagination très fertile et des dons littéraires considérables, quitte à falsifier les sources de l'histoire galloise et à tromper ses contemporains sur la nature même des traditions littéraires du pays de Galles. Avec ce résultat que beaucoup de chercheurs sérieux ont travaillé, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, sur des malentendus dont il était seul responsable. Quand les études celtiques ont commencé à être correctement organisées au niveau universitaire, et quand un écrivain sérieux comme Sir John Rhys (1840-1915) est devenu professeur d'Études celtiques au Jesus College d'Oxford, en

---

<sup>6</sup> Gaël. *Conas ta tú!* « Comment vas-tu ? comment allez-vous ? ». Corn. *Dèth da dhys* ! « Bonjour à toi ! » (NDT)

<sup>7</sup> *Early Irish history and Mythology*. Dublin Institute for Advanced Studies, 1946.

1877, les inventions de Williams et de ses collègues ont été identifiées et écartées. Comme Robert Graves, Edward Williams ou Iolo Morganwg, pour lui donner le nom qu'il s'était choisi, était un poète et aurait dû le rester.

Un autre auteur gallois dans l'œuvre duquel Robert Graves a placé une grande confiance était Edward Davies (1756-1831) connu aussi sous le surnom de « Celtic » Davies. Il était lui aussi un poète, un dramaturge et un collectionneur de manuscrits ; avec Iolo Morganwg, il fut un promoteur « de la renaissance druidique ». Robert Graves a librement emprunté à ses *Celtic Researches* (1804) et à sa *Mythology and Rites of the British Druids* (1809). Cependant, Davies n'avait qu'une connaissance imparfaite du gallois et n'était pas qualifié pour interpréter les textes gallois modernes et moins encore les documents anciens rédigés en moyen gallois. Depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, son travail n'est plus pris au sérieux.

Pour l'invention de son « calendrier » et de son « zodiaque des arbres », Robert Graves a placé la plus grande confiance dans un auteur irlandais : Ruairí Ó Flaitheartaigh ou, sous la forme anglicisée, Roderic O'Flaherty (1629-1718). Ruairí Ó Flaitheartaigh est né dans le Comté de Galway ; il avait hérité le château et le domaine de Magh Cuilinn (Moycullen). Il a étudié avec Dubhaltach Mac Fírbisigh, un grand savant irlandais, qui a été tué à l'âge de 85 ans par un soldat anglais sur la route de Galway à Dublin. O'Flaherty lui-même, victime des confiscations de Cromwell, fut chassé de sa maison. O'Flaherty écrivit en latin une histoire de l'Irlande qu'il a appelée *Ogygia : seu Rerum Hibernicarum Chronologia*, etc. (traduite plus tard sous le titre *Ogygia, Ogygia, or a Chronological account of Irish Events*, etc.<sup>8</sup>. L'édition latine date de 1685. La traduction anglaise (en deux volumes) du Révérend James Hely a été publiée en 1793. On présume que Robert Graves a lu le texte en latin.

Avant d'étudier ce travail en détail, nous devons nous arrêter au titre *Ogygia* parce que j'ai vu un livre récent, qui prétendait traiter d'« astrologie celtique », dans lequel l'auteur semble croire qu'*Ogygia* est un synonyme d'Ogham. Non seulement, l'auteur n'a pas lu cet ouvrage, mais en outre il ne connaît pas son Homère. Dans l'*Odyssée* (V, vv. 58-74), *Ogygia* est l'île de Calypso dont on a vaguement supposé qu'elle était une île de l'Atlantique<sup>9</sup>. Pour O'Flaherty, *Ogygia* était un nom de code pour l'Irlande.

Dans l'Irlande du XVII<sup>e</sup> siècle, aucun Irlandais ne pouvait espérer faire circuler un livre sur l'histoire du pays d'un point de vue irlandais sans encourir la colère des conquérants anglais. Le XVII<sup>e</sup> siècle fut la période pendant laquelle le gouvernement anglais a fait tout ce qu'il pouvait pour détruire la nation irlandaise, en abolissant les lois du pays et en éliminant l'intelligentsia et la classe dirigeante. Tous les livres écrits en irlandais devaient être détruits et toutes les écoles de l'enseignement local étaient fermées.

Pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les exilés irlandais ont continué à publier des livres en irlandais sur le continent, à Louvain, Paris, Rome et Anvers. Ces livres étaient ensuite

---

<sup>8</sup> *Ogygia, or a Chronological account of Irish Events (collected from Very Ancient Documents faithfully compared with each other & supported by the Genealogical & Chronological Aid of the Sacred and Profane Writings of the Globe)*. Printed by W. M'Kenzie, 1793. En ligne sur [books.google.com](https://books.google.com) (NDT).

<sup>9</sup> Strabon, *Géographie*, 1.2.18 (NDT).

acheminés dans l'île par des contrebandiers. D'autres auteurs, qui se servaient du latin comme langue littéraire, utilisaient des codes quand ils parlaient de l'Irlande. Quand le colonel Charles O'Kelly rédige son *Histoire de la conquête de l'Irlande*, en 1691, il utilise le nom de Chypre comme un déguisement de celui de l'Irlande, et il nomme son ouvrage *Macariae excedium, ou la destruction de Chypre*<sup>10</sup>.

*Ogygia* était donc le nom de code donné à l'Irlande par O'Flaherty et n'a rien à voir avec l'Ogham. Il faut préciser que l'*Ogygia* de O'Flaherty a été immédiatement critiqué pour son érudition par des personnes éminentes comme George Mackenzie de Rosehaugh (1636-91), doyen de l'Université d'Aberdeen (1682) et fondateur de l'*Advocates Library* d'Edimbourg<sup>11</sup>. Les assertions de O'Flaherty ont été l'objet d'une polémique au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui s'acheva, en 1775, avec un livre de C. O'Connor de Dublin : *The Ogygia Vindicated*<sup>12</sup> (« *l'Ogygia justifié* »). Robert Graves semble n'avoir pas eu connaissance des arguments de cette polémique.

O'Flaherty avait inclus dans son traité ce qu'il prétendait être un essai sur la compréhension de l'antique alphabet oghamique, la plus ancienne forme de l'écriture irlandaise. Les signes de l'alphabet y sont représentés par un nombre variable de marques et d'entailles inscrites sur le bord de monuments en pierre. Bien qu'il soit fait mention de l'usage de cette écriture sur des tablettes ou des baguettes magiques de bois, à la façon dont les Chinois antiques notaient leurs écrits anciens, nous n'avons pas conservé, en dehors des inscriptions sur les pierres, d'autres témoignages de son usage. Le plus grand nombre des 369 inscriptions actuellement connues se trouve dans le sud-ouest de la province de Munster. Un tiers du total se situe dans le comté de Kerry. Elles sont le plus souvent datées des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles.

En donnant la liste des caractères de l'Ogham, O'Flaherty, a déclaré que chaque lettre y était baptisée du nom d'un arbre. Ce concept était communément accepté dans l'Irlande du XVII<sup>e</sup> siècle et on citait, en guise d'autorité, un ouvrage ancien, l'*Auraicept na nÉces* (« *The Scholar's Primer* » — « *Le livre du débutant* »), une grammaire irlandaise du VII<sup>e</sup> siècle, rédigée par un érudit nommé Longarad. La plus ancienne copie de l'*Auraicept* qui nous soit parvenue se trouve dans le *Livre de Ballymote*, un ouvrage du XIV<sup>e</sup> siècle, compilé par Maghnus Ó Duibhgeánáin du Comté de Sligo en 1390 précisément, c'est-à-dire sept siècles après la composition originale de l'*Auraicept*.

En considérant l'essai de O'Flaherty, Robert Graves a constaté qu'il décrivait l'alphabet

---

<sup>10</sup> *Macariae excedium; or, The destruction of Cyprus; being a secret history of the war of the revolution in Ireland. Edited, from four English copies, and a Latin ms. in the Royal Irish Academy ... by John Cornelius O'Callaghan.* En ligne sur books.google.com (NDT).

<sup>11</sup> En 1925, la Bibliothèque de MM. les avocats d'Édimbourg est devenue la Bibliothèque nationale de l'Écosse. Par coïncidence, cette bibliothèque possède un texte irlandais du XVI<sup>e</sup> siècle appelé *Ranna na Aeir* (« Sur les Constellations ») qui présente la véritable cosmologie irlandaise. (NDA)

<sup>12</sup> *The Ogygia vindicated, against the objections of Sir George Mac Kenzie.* Dublin, G. Faulkner, 1775. Par Roderic O'Flaherty, Charles O'Conor, George Mackenzie. En ligne sur books.google.com. (NDT)

de l'Ogham, avec ses soi-disant noms d'arbre, comme composé de 13 consonnes et de 5 voyelles. Il n'a pas consulté le *Livre de Ballymote* (édité pourtant par la Royal Irish Academy, en 1887), qui donne un total de 25 lettres. Cinq de ces lettres y sont appelées *forfeda*, c'est-à-dire « lettres supplémentaires », car elles furent inventées ultérieurement et ne figurent pas dans l'Ogham primitif. Mais l'Ogham compte un total de 20 lettres : 5 voyelles et 15 consonnes. Cependant, Robert Graves était tout à fait satisfait des 5 voyelles et des 13 consonnes de O'Flaherty ; elles permettaient à son imagination poétique d'entrer en jeu. N'y avait-il pas une source qui affirmait que les Celtes antiques comptaient le temps en mois lunaires ? Cela faisait 13 mois. Il est allé plus loin. N'y avait-il pas, en réalité, 13 constellations dans le zodiaque ? Sûrement, les 13 consonnes ne représentaient pas seulement les 13 mois, mais également les 13 constellations ? Les noms d'arbre devenaient alors logiquement les anciens noms irlandais des mois et des constellations, n'est-ce pas ? Si Robert Graves trouvait le moyen de placer ses 13 arbres choisis dans un certain ordre saisonnier, il pouvait y avoir eu un « calendrier des arbres ». Quoi de plus simple ? Très vite, les noms des arbres, correspondant aux noms des mois, sont devenus, pour les disciples de Robert Graves, les noms des constellations du Zodiaque. Une fois cette cabriole réalisée dans l'ombre, tout s'enchaînait. « J'ai noté presque immédiatement, » affirme fièrement Robert Graves, « que les consonnes de l'alphabet formaient un calendrier de la magie saisonnière des arbres... » (p. 165). J'ajouterais : pas sans une incroyable distorsion des faits.

Robert Graves fut si émerveillé par sa propre trouvaille qu'il a immédiatement écrit au professeur Robert MacAlister de Dublin <sup>13</sup>, la plus éminente autorité de l'époque sur le sujet de l'Ogham. Robert Graves admet franchement (*The White Goddess*, page 117) : « Quand j'ai écrit récemment sur ce sujet au Dr. MacAlister, comme à la plus éminente autorité sur l'Ogham, il a répondu que *je ne devais pas prendre les alphabets de O'Flaherty au sérieux* : 'ils me semblent *des artifices tardifs*, ou plutôt des pédanteries qui ne présentent guère plus d'importance que le maniérisme de Sir Pierce Shafton [...]. Je fais état de cet avertissement en toute objectivité, parce que *mon raisonnement dépend de l'alphabet de O'Flaherty*... Je me crois justifié à supposer que O'Flaherty rapportait une tradition originale, *du XIII<sup>e</sup> siècle au moins* <sup>14</sup>. »

Un celtisant est stupéfait, non seulement par le refus arrogant de l'opinion d'une autorité mondialement reconnue, mais aussi par la dernière phrase. Si Robert Graves pensait que la tradition de l'alphabet des arbres datait du XIII<sup>e</sup> siècle (le *Livre de Ballymote* est réellement daté de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle), ce dont précisément MacAlister l'avertissait, parce que nous n'en trouvons pas de traces plus tôt, comment peut-il passer outre cette constatation et proclamer que l'ogham est un calendrier mystique des druides dont on usait dans les époques préchrétiennes ?

Sans doute MacAlister a dû être étonné du raisonnement de Robert Graves parce que le

---

<sup>13</sup> On doit notamment à Robert MacAlister (1870-1950), une étude classique sur l'Ogham : le monumental *Corpus Inscriptionem Insularum Celticarum* (Stationery Office, Dublin, 2 vols, 1945 et 1949) qui a toujours une place d'honneur sur mon étagère. (NDA)

<sup>14</sup> Dans cette citation, les italiques, ont été choisis par l'auteur de l'article qui entend « souligner [ainsi] l'énormité que Robert Graves a commise ». (NDT)

propre grand-père de Robert, qui fut président de la Royal Irish Academy était une sommité scientifique sur l'Ogham. Charles Graves avait écarté « l'alphabet des arbres » parce qu'il ne concordait pas avec les faits. Comme tous les celtisants qui étudient l'Ogham, Robert MacAlister connaissait bien le travail de Charles Graves et il le cite, en effet, dans sa propre étude.

Pour comprendre ce paradoxe, nous devons considérer l'histoire de Robert Graves.

Robert Graves naît à Londres (à Wimbledon), en 1895. Il est le fils d'un auteur et d'un poète irlandais éminent, Alfred Perceval Graves (1846-1931). Robert a eu un problème relationnel avec son père et, dans son récit autobiographique *Good-Bye to All That*<sup>15</sup> (Jonathan Cape, 1929), il se montra plutôt insultant à l'égard de sa famille paternelle. D'autre part, il était fier que sa mère soit une « von Ranke », c'est-à-dire de noblesse saxonne. Il y a peut-être quelque chose à comprendre dans cette phrase : « Il semble que ma mère a épousé mon père pour l'aider [à élever] *ses cinq enfants sans mère*. » Alfred Perceval Graves était veuf quand il a épousé la mère de Robert et possédait une famille nombreuse. Robert s'est senti un fils négligé du deuxième mariage. Le père de Robert était diplômé du *Trinity College*, Docteur en Littérature, et, après une carrière académique brillante, membre de la *Royal Society of Literature*. Il a rejoint la fonction publique et travaillé dans l'inspection académique. C'était un poète réputé, et il a publié quarante livres, qui avaient le plus souvent le folklore et la mythologie irlandaise (et celtique) pour sujet. La famille Graves était l'une des principales familles littéraires et médicales de Dublin.

Charles Graves, son grand-père (1812-1899), fut également un ancien élève diplômé du *Trinity College*. Évêque anglican de Limerick, il poursuivit ses activités académiques comme professeur au *Trinity*, président de la *Royal Irish Academy* (en 1861) et membre de la *Royal Society* (en 1880). Il était à la fois professeur de mathématiques au *Trinity College* de Dublin, et une autorité majeure sur l'Ogham. Spécialiste du système juridique antique de l'Irlande (*the Brehon Law* — les lois de Brehon), il a convaincu le gouvernement anglais d'instituer une Commission royale pour sauver, publier et traduire les textes conservés, ce qui a été réalisé entre 1865 et 1901.

Puisque Robert rejetait sa famille irlandaise dans *Good-Bye to All That*, son père décida de rédiger une réfutation, sous forme d'autobiographie, *To Return to All That*<sup>16</sup> chez le même éditeur, Jonathan Cape, en 1930. Dans son livre, Alfred Perceval Graves dit de l'œuvre de son fils *Good-Bye to All That* qu'elle appelait plus de corrections qu'il n'en pouvait énumérer.

Si Robert avait eu de meilleures relations avec son père et sa famille paternelle, il aurait peut-être évité les erreurs grossières de *La déesse blanche*, parce qu'il aurait été plus familier avec le travail scientifique de son grand-père sur l'Ogham. En 1876, le Dr. Charles Graves a publié un article dans la revue *Hermathena* (éditée par le *Trinity College* de Dublin) sur « l'alphabet de l'Ogam ». Le premier, il y affirmait que les inscriptions conservées dataient du début de la christianisation de l'Irlande et que « la théorie païenne extrême ne pouvait plus être considérée comme vraie ». Il examinait les assertions avancées, au sujet de l'Ogham,

---

<sup>15</sup> « Au revoir à tout cela ». NDT

<sup>16</sup> « Pour revenir à tout cela ». NDT

dans l'*Auraicept* et quelques autres traités sur l'Ogham (inconnus de O'Flaherty) comme le *Duil Feda Ind Ogaim* (*Le livre des lettres de l'Ogham*) et un second texte *Duil Feda na Forfid* (*Le livre des lettres supplémentaires*). Ces textes ont paru dans l'édition que George Calder a donnée de l'*Auraicept na nÉces*<sup>17</sup>, édition que Robert Graves avait censément lue et citée.

Dans le *Livre des lettres de l'Ogham*, on affirme que ce système d'écriture a été baptisé du nom d'Ogma, le dieu de l'apprentissage et de l'instruction. Ce traité énumère les noms des vingt-cinq lettres de l'Ogham. Mais le texte diverge sur l'origine des noms. Il indique que les lettres ont été baptisées du nom des vingt-cinq disciples les plus éminents de Fénus Fearsaidh<sup>18</sup> ; et un second texte précise que les vingt-cinq lettres ont été baptisées de nom d'arbres. Le Dr. Graves constate que l'alphabet, dans ces traités, est nommé (comme l'alphabet grec : *alpha – bêta*) d'après les deux premières lettres : *Bethluis* et argue de ce fait pour en déduire que le nom de *Bethluisnin* qui lui fut donné était une appellation tardive et que le mot *nin* était un ajout artificiel à la liste.

Nous avons déjà observé que les lettres du *Bethluisnin* sont appelées « arbres » ; et non seulement « comme des arbres », mais les noms de chacune des lettres sont réputés être les véritables noms [anciens] des arbres et des plantes. Nous rencontrons cette assertion dans tous les traités, anciens ou modernes, sur le *Bethluisnin*. *Il s'avère cependant que c'est inexact*. Cette opinion n'est juste qu'en ce qui concerne le nom de certaines des lettres. *De plusieurs autres on peut affirmer avec certitude qu'elles ne sont pas des noms d'arbres ou de plantes* ; tandis que l'on peut seulement dire du reste qu'il est possible qu'ils aient eu une telle signification.

Nous reviendrons à la signification de ces noms d'arbres supposés dans un instant.

Dans l'édition 1879 de *Hermathena*, le Dr Graves donne un article encore plus long sur l'Ogam *Beithluisnin*, amplifiant ses arguments<sup>19</sup>. Sa contribution finale sur les inscriptions en ogams paraîtra, dans *Hermathena* toujours, en 1888<sup>20</sup>.

Robert Graves a certainement su que son grand-père était une autorité sur l'Ogham. Dans une note à *Good-Bye to All That*, il en dit : « il était également un 'antiquaire' et il a découvert la clé de l'écriture ogamique. » Naturellement cela n'était pas tout à fait vrai parce

---

<sup>17</sup> George Calder, *Auraicept na n-Éces : the scholars' primer; being the texts of the Ogham tract from the Book of Ballymote and the Yellow book of Lecan, and the text of the Trefhocul from the Book of Leinster*, John Grant, Edinburgh, 1917. (NDT)

<sup>18</sup> Un roi mythique de Scythie qui, dans cette histoire, est l'ancêtre des Gaëls. Fénus est une latinisation du nom que les Gaëls se donnaient aussi à eux-mêmes : *Faine* ; Farsaid, Farsaidh ou Farsa est un emprunt à l'hébreu et signifie « le Pharisien ». D'après le *Lebor Gabála* (*Le livre des Conquêtes*), Fénus Farsaid eut pour fils Niúl et pour petit-fils : Goídel Glas, qui a édifié, sur les instructions et avec les conseils de son grand-père, la langue irlandaise et l'ogam. Cf. Le Roux et Guyonvarc'h, *Les druides*, 1982, Glossaire, s.v. ; James MacKillop, *A Dictionary of Celtic Mythology*, 1998. (NDT)

<sup>19</sup> On the Ogam Beithluisnin ; with a Note on Scythian letters, By the Right Rev. Charles Graves, D.D., Bishop of Limerick, *Hermathena*, vol. 3, 1879, pp. 208-252. Article partiellement en ligne sur shee-eire.com. (NDT)

<sup>20</sup> On Ogam Inscriptions, By the Right Rev. Charles Graves, D.D., Bishop of Limerick, *Hermathena*, 1888, pp. 241-268. (NDT)

que la clé de cette écriture se trouve dans *Le livre de Ballymote*. Elle n'avait pas à être découverte.

Soit à cause d'une mauvaise transcription, soit par une interprétation fautive ou par tout autre moyen, O'Flaherty a ajouté ses propres déformations aux erreurs linguistiques de l'ouvrage du XIV<sup>e</sup> siècle. Comment il en est arrivé à une forme d'Ogham avec cinq voyelles et seulement treize consonnes peut être discuté. Mais ce sont ces treize consonnes, qui seront le point d'appui de la théorie de Robert Graves. Il l'a admis dans son ouvrage : sans l'interprétation de O'Flaherty<sup>21</sup>, il n'en aurait pas du tout fait cas.

Le professeur Howard Meroney, de *Temple University*<sup>22</sup>, publia en 1949, dans *Speculum*<sup>23</sup>, un article sur les *Letter-Names* de l'ancien irlandais. Reprenant les arguments scolastiques en faveur des noms d'arbre de l'Ogham, il observait qu'une opinion étrangement fautive prévalait dans ce domaine, depuis des centaines d'années. Et cette opinion, soulignait-il, en 1949, a été perpétuée par le Rev. Patrick S. Dineen, quand il a rédigé son Dictionnaire d'irlandais moderne *Foclóir Gaedhilge agus Béarla*, en 1927. Elle perdure dans le Dictionnaire (*Foclóir Gaeilge-Béarla*) que Niall O Dónaill a publié en 1977 !

Howard Meroney remarquait aussi que c'était Charles Graves qui avait commencé à réfuter l'interprétation par les noms des arbres et qu'il avait été rejoint par Helmut Arntz dans un article publié en 1935 : « Das Ogam<sup>24</sup> ». Meroney réexaminait les preuves apportées par l'édition de Calder de l'*Auraicept na nÉces*, qui mentionne réellement quatre-vingt-dix alphabets de cette sorte, la plupart d'entre eux consistant en de simples réarrangements du *certogam* — « l'Ogham correct » (*Auraicept* 6033). Il analysait enfin les noms des arbres et démontrait combien la plupart d'entre eux étaient absurdes, comme Charles Graves, le premier, l'avait affirmé.

Le récent travail du Dr. Damian McManus, *Un Guide pour l'Ogam*<sup>25</sup> est maintenant devenu un ouvrage de référence sur le sujet. McManus souligne à nouveau que la forme la plus ancienne de l'Ogam comporte un total de vingt caractères disposés en quatre groupes de cinq. Un dernier groupe de cinq lettres a été ajouté à la tradition manuscrite, mais il ne faisait pas partie du noyau initial. Ces *forfeda* « caractères supplémentaires » ont été conçus pour acclimater les caractères grecs et latins dont les vingt signes existants ne favorisaient pas l'expression.

Ces caractères ont probablement reçu leurs noms au XIV<sup>e</sup> siècle (pas avant) dans un but mnémotechnique de façon que les enfants les identifient clairement. Je ne suivrai pas MM. Charles Graves, Arntz, Thurneysen, Meroney et McManus dans leurs réfutations détaillées de « l'alphabet des arbres ». Nous nous contenterons d'un rapide regard à l'alphabet de O'Flaherty dont Robert Graves fut tellement passionné (à cause de ses treize consonnes) qu'il s'y attacha comme si c'était une loi gravée dans la pierre, et qu'il en oublia

---

<sup>21</sup> « Mon raisonnement dépend de l'alphabet de O'Flaherty... » (NDT)

<sup>22</sup> Philadelphie, en Pennsylvanie. (NDT)

<sup>23</sup> *Speculum: A Journal of Medieval Studies*, Vol XXIV, 1949. (NDA)

<sup>24</sup> Helmut Arntz, Das Ogam, in *Beitrage zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 1935. (NDA)

<sup>25</sup> Damian McManus, *A Guide to Ogam*, An Sagart, Maynooth Monographs N° 4, 1991. (NDA)



que toutes les autres sources munissent cet alphabet de 15 consonnes et de 5 voyelles.

D'abord, examinons les 13 consonnes que les astrologues modernes du « zodiaque des arbres » ont découvertes dans la lecture de Graves. Trois des consonnes de l'alphabet de O'Flaherty ne se retrouvent pas dans les inscriptions originales en vieil irlandais<sup>26</sup>. Ce sont F, P et H. F est de formation plus tardive. Cette consonne est généralement prosthétique<sup>27</sup>. B et M, P et F sont interchangeable ; le F a été introduit pour remplacer certains sons (Bh et Chw). Le P n'est pas une vieille lettre irlandaise, elle arrive avec le latin dans les formes du moyen irlandais tardif<sup>28</sup>. Le H a été seulement ajouté comme une lettre auxiliaire pour exprimer l'aspiration, prévenir les hiatus et indiquer la lénition<sup>29</sup>. Auparavant, un simple point suffisait pour marquer l'adoucissement d'une consonne ; le H apparaît seulement dans les mots empruntés au latin.

Parmi les noms que O'Flaherty donne aux lettres, et que Graves accepte sans discussion, seulement sept correspondent véritablement à des noms d'arbres du vieil irlandais.

Pourquoi un Irlandais du XVII<sup>e</sup> siècle, qui n'était pas un linguiste, devrait-il être considéré comme une source infaillible ? simplement parce qu'il était irlandais ?

McManus se fait l'écho d'autres autorités quand il affirme que les vingt caractères de base de l'Ogham ne portaient pas des noms d'arbres. Je résume les significations données par McManus aux noms des lettres de Robert Graves actuellement utilisées. Ce ne sont pas des noms d'arbre.

L = *Luis* (prétendu « sorbier ») vient soit de *luise* (« flamme ») soit de *lus* (« plante, herbe »). Le contexte ne permet pas de choisir l'une ou l'autre des étymologies.

N = *Nion* ou *nin* (prétendu « frêne ») est une « fourche » ou un « grenier ».

H = *Uath* (prétendu « aubépine ») signifie « horreur » ou « crainte ».

T = *Tinne* (prétendu « frêne » et parfois « houx ») signifie « barre », « tige (métallique) », « lingot », etc.

M = *Muin* (prétendu « vigne ») signifie « cou » ou « gorge ».

G = *Gort* (prétendu « lierre ») signifie « champ ».

R = *Ruis* (prétendu « sureau ») vient d'un mot qui signifie « rouge ».

Quant à la consonne M, *muin*, la vigne n'étant pas indigène en Irlande, son nom vieil irlandais fut emprunté au latin *vīnea*, et ce fut *finchí*. On retrouve le mot *muin*, qui

---

<sup>26</sup> Le « vieil irlandais » (*Old Irish* ou *Old Gaelic*) est le nom que les philologues donnent à la langue gaélique utilisée du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. (NDT)

<sup>27</sup> La prosthèse consiste en l'addition d'une lettre ou d'une syllabe non étymologiques au commencement d'un mot, sans en changer la valeur. « C'est par une prosthèse que le français a fait *espérer* du latin *sperare*. » Littré, *Dictionnaire de la langue française*. (NDT)

<sup>28</sup> Le « moyen irlandais » (*Middle Irish* ou *Middle Gaelic*) est le nom que les philologues donnent à la langue gaélique utilisée du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. (NDT)

<sup>29</sup> Ou « l'adoucissement » d'une consonne. Du lat. *lĕnĭo*, « adoucir ». (NDT)

désignait « le cou » ou « la gorge », dans le *muineál*<sup>30</sup> de l'irlandais moderne.

La lettre « P », adoptée du latin, n'apparaît pas dans la langue irlandaise avant le début du « moyen irlandais ». Elle n'en est pas moins considérée par O'Flaherty comme se nommant *Pethboc*, « sureau hièble (*sambucus ebulus*) ». Naturellement, *pethboc* n'est pas un mot du vieil irlandais, ni même du début du « moyen irlandais ». *Peith-bhóg* naît avec l'irlandais moderne, soit comme une corruption d'un mot emprunté au latin, soit, quoique le professeur O'Rahilly le conteste, comme une lénition récente du « b », peut-être de *beithe* (« bouleau »). Au moins Robert Graves a pris conscience du fait qu'un « P » ne pouvait pas exister dans la famille Q-Celtique du gaélique ancien. La distinction célèbre entre ces deux formes du Celtique se traduit par : « un P brittonique égale un Q gaélique ». Oui, Graves était conscient de ces Ps et de ces Qs ! Comment pouvait-il alors intégrer le P de *pethoc* dans sa thèse ? Il admet que ce n'est pas une lettre irlandaise originale, puis il affirme (p. 184) qu'il croit que ce P représente tout simplement le NG irlandais et il lui substitue, très arbitrairement, la forme *nGetal*, comme un nom prétendu du « sureau ».

De plus en plus curieux ! *nGetal* est une forme négative, un datif ou un vocatif. Selon le professeur Meroney, « l'orthographe *nGetal* suggère un original *getal*, mais aucun autre mot de cette sorte n'a survécu en irlandais ». McManus pense que *getal* est un nom verbal issu de *gonid*, signifiant « blessures » ou « massacre ». Je suis de l'opinion cependant que cette graphie *getal* se rattache à un *cetal* originel. Déjà dans le vieil irlandais le *c-* diminué apparaît comme un *g-*, comparez *nach gein* [-- *nach n-cein*]. Et ici je serai en désaccord avec mon éminent collègue McManus parce qu'il oublie un mot du vieil irlandais : *gedal* (si la dentale **d** est rendue par **t**), et nous avons alors le nom du « genêt ». Avec *gedal*, « le genêt », Robert Graves doit lâcher son « roseau » et s'envoler avec un balai.

Le vieil irlandais pour « roseau » est *cuisle*. A partir de ce nom du roseau, nous obtenons le mot « pipe » et *cuisleóir* « joueur de pipeau », parce que le roseau est le matériau de base des flûtes. Je pense que même ceux qui n'ont pas l'esprit linguistiquement orienté se demandent pourquoi Robert Graves a dû opérer cette magie linguistique, changeant le faux P = *Pethoc* = « sureau », en un également faux Ng = *nGetal* = « roseau » ? Votre conjecture est probablement aussi bonne que la mienne. Nous pouvons continuer et signaler aussi le G, dont O'Flaherty suppose que « le nom d'arbre » est *gort* « lierre ». Mais le mot vieil irlandais pour « lierre » est *eidnen* et *gort* signifie « champ ».

Il y a également des inexactitudes au sujet des voyelles. O'Flaherty et Graves proposent :

A = *Ailm* (prétendu « pin » ou « sapin argenté »). Forme non attestée. Le mot pour « pin » est réellement G = *Giúis*.

O = *Onn* (prétendu « ajonc ») est réellement le frêne, tandis que l'ajonc est A = *Aiteann*.

---

<sup>30</sup> *Muineál*, *-eil*, *-an*, *sm*, signifie « le cou d'une personne », en irlandais moderne : « *muineal*, the neck, Irish *muineul*, Early Irish *muinél*, Welsh *mwnwgl*: \**moniklo-*; from \**moni-* of *muin*, back, q.v. » Alexander MacBain, *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language*, Gairm Publications, Glasgow, 1982. (NDT)

U = *Ur* (prétendu « bruyère » ou « prunellier ») signifie « terre, argile, sol » et parfois « branche verte ». Le vieil Irlandais pour « prunellier » est D = *Draogean* (par ailleurs un nom de femme très populaire à cette époque-là).

F = *fráech* est le nom irlandais de la « bruyère ».

E = *Eadha* (prétendu « peuplier blanc ») et I = *Idho* (prétendu « if ») sont inattestés (bien que E = *Edad* signifie « tremble ». Le mot pour « if » est L = *Lúr*).

Nous voyons ainsi que « l'alphabet des arbres » est désespérément confus et en permanent désaccord avec lui-même.

Il est évident pour les celtisants, depuis le travail pionnier de Charles Graves, que « l'alphabet des arbres » est un non-sens. L'ignorance de la langue avec laquelle il devait travailler fut fatale à la thèse de Robert Graves. Eut-il connu un peu d'irlandais, ou le travail de son propre grand-père dans le domaine, n'importe quel celtisant aurait pu, s'il avait pris la peine de le lui demander, lui faire prendre conscience de cette confusion. Il s'est lourdement trompé<sup>31</sup>.

Il n'était pas informé ou, pire, il ignorait qu'il existe des informations écrites claires et abondantes sur la façon dont les Irlandais du VII<sup>e</sup> siècle se représentaient le cosmos, accomplissaient leurs observations astronomiques et les interprétaient astrologiquement. J'ai souligné ce fait dans *Réalta*. Comme le calendrier celtique de Coligny, découvert en 1897<sup>32</sup>, et daté du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ne s'accordait pas avec ses théories, Robert Graves l'a écarté comme une invention romaine, affirmant (pp. 166-167) : « Le système de Coligny a probablement été introduit en Grande-Bretagne par les Romains à l'époque de la conquête de Claude... » En fait, le système astronomique de Coligny n'a rien à voir avec les calculs calendaires romains. Dès le premier examen, en 1897, les chercheurs ont démontré son origine européenne et mis en évidence des connexions fascinantes avec les méthodes de calcul calendaire de l'Inde védique.

De toutes les affirmations et déclarations de Robert Graves, celles que je trouve les plus troublantes, ce sont ses citations inexactes. Il a « arrangé » les citations de ses traducteurs, peut-être discutables, mais cela aurait dû l'obliger à examiner les originaux ou les traductions académiques. Par exemple, il cite le *Sanas Chormaic*, le « Glossaire de Cormac, » un dictionnaire irlandais-latin du X<sup>e</sup> siècle composé par Cormac MacCuileannain (836-908). Les deux éditions principales du texte sont : celle de 1868 de Calcutta, traduite et annotée par John O'Donovan et éditée par Whitley Stokes (sur le Mss codex A du *Trinity College* de

---

<sup>31</sup> *He blundered blithely on*. Le terme *blunder* signifie à lui seul « une erreur habituellement sérieuse typiquement provoquée par l'ignorance ou la confusion ». (NDT)

<sup>32</sup> Le calendrier de Coligny, découvert en 1897, dans le département de l'Ain (Bourgogne), est une table de bronze, portant des indications calendaires en gaulois, gravées en lettres et en chiffres romains. La moitié seulement de la plaque complète (1,48 m sur 0,90 m) a été retrouvée (en 149 morceaux). 120 des pièces de ce puzzle portent des inscriptions. C'est un calendrier luni-solaire très complexe. Il est divisé en 5 années de 12 mois de 29 ou 30 *lates* (irl. *laith* « journée »). Aucun des noms des mois qu'on y lit n'est inspiré, de près ou de loin, par les noms des arbres. (NDT)

Dublin), et la version de 1913, due au professeur Kuno Meyer, quand il a publié le *Leabhar Buidhe Lecain* (*Le livre jaune de Lecan* — XIV<sup>e</sup> siècle). J'ai les deux versions sur mon étagère. J'ai contrôlé quatre lignes d'une explication que Robert Graves utilise au sujet de *Dichetal do Chennaib*, pour appuyer l'une de ses affirmations. Dans aucune des deux éditions du *Sanas Chormaic*, je n'ai retrouvé cette citation. La phrase n'a jamais existé dans le *Sanas Chormaic* ! Ce qui laisse profondément songeur : de combien d'autres citations inexactes son livre est-il truffé ?

Quand l'édition de 1961 de *The White Goddess* a paru (j'ai utilisé la numérotation des pages de cette édition pour mes citations), Robert Graves a semblé plutôt irrité : « Depuis que la première édition a paru, en 1946, aucun expert en matière de vieil irlandais ou de vieux gallois ne m'a proposé la moindre aide pour affiner mes arguments, reconnaître mes lettres ou signaler quelque-une de mes erreurs... » Sans doute, car après la tentative du professeur MacAlister d'empêcher Robert Graves de se transformer lui-même en âne diplômé, pourquoi un celtisant érudit aurait-il perdu son temps ? En ignorant le conseil de bon sens de MacAlister, Robert Graves a tristement démontré qu'il n'était pas intéressé par la vérité, mais qu'il cherchait seulement du soutien pour sa ratatouille mythologique.

Il faudrait un petit volume pour énumérer toutes les erreurs, en termes d'érudition celtique, que Robert Graves a commises. Pourtant, *La déesse blanche* exerce toujours une emprise étonnante sur un grand nombre de personnes. Plus incroyable encore est l'émergence de ceux qui prétendent pratiquer une astrologie celtique fondée sur ses données fausses. Il y a déjà suffisamment de mythes modernes au sujet des Celtes sans qu'il soit besoin d'y ajouter cette falsification de leurs idées et de leurs systèmes astrologiques. Une critique négative n'est pas toujours la meilleure voie pour faire progresser l'érudition, mais il me semble qu'il est nécessaire, au moins en ce moment, que le monde astrologique moderne soit mis en garde contre les partisans du « zodiaque des arbres ».

La réalité est beaucoup plus passionnante. La cosmologie celtique et ses formes astrologiques sont liées aux formes védiques en vertu d'une origine indo-européenne commune aux deux civilisations. Au début de l'époque chrétienne, le monde celtique s'est rapidement converti aux pratiques gréco-romaines de l'astrologie. Les preuves littéraires sont incontestables. Au XII<sup>e</sup> siècle, la science et l'astrologie arabes se répandent dans les pays celtiques, comme dans la plupart des cultures européennes, et les Celtes participent au grand mouvement de la pratique européenne de l'astrologie.

Robert Graves se serait-il réellement intéressé aux réalités de la cosmologie celtique et aurait-il prêté l'oreille aux avertissements des érudits celtiques, comme ceux de MacAlister, avant de commencer à pontifier avec ses théories, il aurait découvert un matériau incroyablement riche datant de plus de 1500 ans avant les premières références à « l'alphabet des arbres ». Robert Graves a placé sa confiance dans des auteurs gallois qui ignoraient eux-mêmes que le plus ancien texte en vieux gallois, datant du X<sup>e</sup> siècle, est un traité d'astronomie dans lequel le zodiaque est exposé — et même les Gallois du X<sup>e</sup> siècle ne mentionnaient pas les arbres !

La charte zodiacale irlandaise la plus ancienne date du VIII<sup>e</sup> siècle. Nos textes les plus anciens sur l'astrologie et l'astronomie en irlandais et en hiberno-latin remontent au

VII<sup>e</sup> siècle. Les Celtes gaulois, écrivant en latin comme *lingua franca*, traitaient d'astrologie plus tôt encore. Certains dépôts, tels celui du *Trinity College* de Dublin, sont remplis des tables astrologiques, de textes et de matériaux, qui ne sont que la face émergée d'un immense iceberg linguistique, parce que beaucoup de textes de cette sorte sont également conservés partout en Europe où des Irlandais au VII<sup>e</sup> siècle ont bâti des monastères et des églises monastiques et apporté leurs vastes travaux littéraires avec eux.

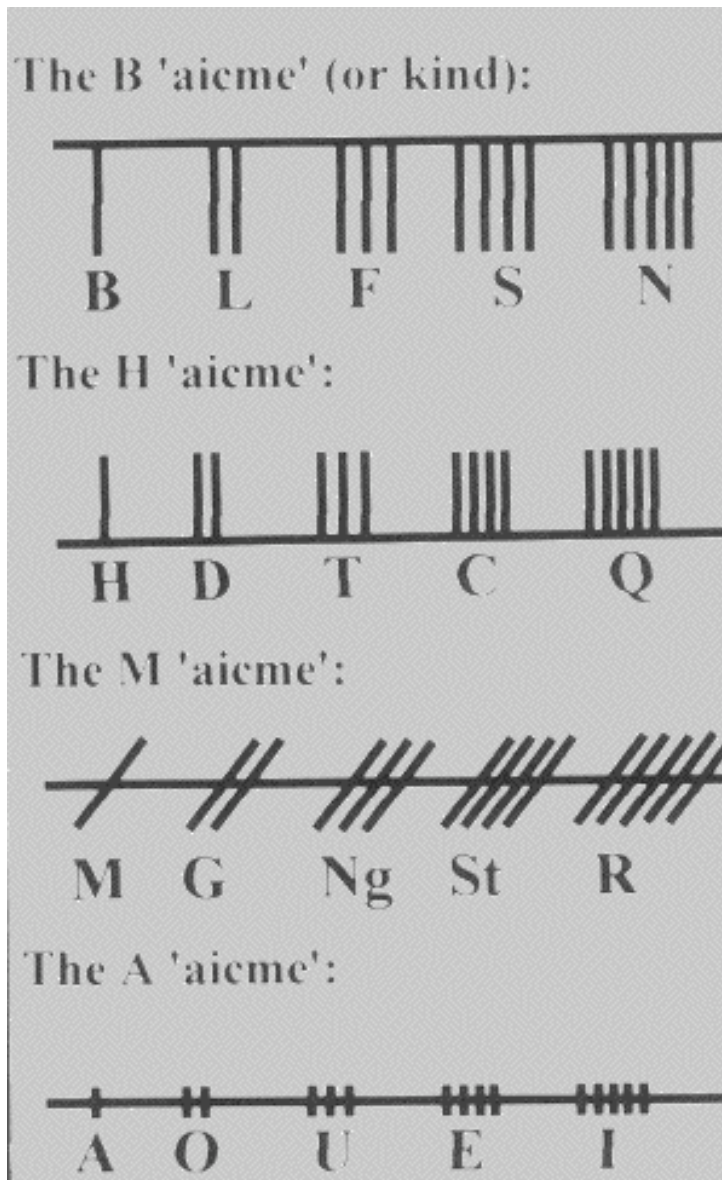
Pourquoi inventer un système astrologique factice, quand une telle abondance de témoignages nous prouve qu'un système authentique a existé ? La réponse, je le crains, tient encore à la marque d'infamie dont les langues celtiques ont été frappées par les envahisseurs ; car la clé pour ouvrir les portes de cette connaissance se trouve dans les langues celtiques, et particulièrement dans la langue irlandaise qui détient le plus grand dépôt d'informations dans le domaine. La plupart des gens, même ceux se placent eux-mêmes dans la catégorie des « experts », ne sont pas disposés à consacrer le temps nécessaire à l'apprentissage des langues celtiques dans leurs formes anciennes et moyennes. Les gens veulent toujours trouver un moyen indolore de cueillir le fruit ésotérique, et *La déesse blanche* (peut-être involontairement) leur a fourni ce moyen ; une solution de fortune, qui leur procure un résultat non seulement imparfait, mais qui est une fiction absolue.

Rassemblant et évaluant un matériau littéraire substantiel, un groupe de chercheurs celtiques a travaillé dans les domaines cosmologiques et astrologiques. L'an dernier, j'ai donné un aperçu de ces travaux qui sera bientôt publié. Il est temps maintenant de mettre le bois mort du « zodiaque des arbres » de Robert Graves dans le feu auquel il appartient.

## Notice sur l'écriture oghamique

On ne trouve pas d'inscriptions oghamiques en dehors des îles britanniques. Elles figurent principalement sur des pierres cérémonielles gravées, au Pays de Galles occidental et dans le sud-ouest de l'Irlande. Il existe quelques ressemblances entre les Oghams et les alphabets runiques, tous deux étant composés de lettres faites avec des traits droits disposés de part et d'autre d'un axe vertical. Tous les deux sont divisés en groupes ou en classes des lettres.

L'alphabet de l'Ogham se nomme *Beth-Luis Nion*, du nom des première, deuxième et dernière lettres du premier groupe. Il se compose à l'origine de vingt lettres réparties en quatre groupes de cinq (les cinq dernières lettres, nommées *forfedá*, ont été ajoutées postérieurement).



## Notice biographique

Selon le *Times Higher Education Supplement*, Peter Berresford Ellis est l'auteur d'une trentaine de livres sur des aspects divers de la culture et de l'histoire celtiques. Il a enseigné des deux côtés de l'Atlantique, et tenu un rôle éminent dans de nombreuses institutions celtiques. Il a reçu de nombreuses distinctions honorifiques pour ses travaux.

### Pour citer cet article:

Peter Berresford Ellis: L'imposture de "L'astrologie Celtique"

<http://cura.free.fr/cura2/907ellis2fr.pdf>

(traduction Philippe Camby)

(version anglaise : <http://cura.free.fr/xv/13ellis2.html>)

-----  
All rights reserved © 1997-2009 Peter Berresford Ellis